

WANG XIANGZhai, LE GRAND ACCOMPLISSEMENT ?

Deuxième partie



La première partie de cet article pointait un travers fréquent des milieux des arts martiaux chinois qui est d'exagérer au-delà du raisonnable les compétences des grands maîtres. Le parler mandarin utilise l'expression *chui niu* 吹牛, « souffler dans le buffet », pour désigner ce genre de fanfaronnades. Comme nous l'avons vu, la biographie de Wang Xiangzhai 王芗齋 nécessite d'être épurée de ses fantaisies. D'un autre point de vue, il appartient aux historiens de dissiper, sur la base de documents d'époque, les zones d'ombres qui entourent les débuts de la carrière martiale du fondateur du *yi quan-dacheng quan* 意拳大成拳. À la différence d'un Wan Laisheng 万籁声, par exemple, les talents de Wang Xiangzhai ne furent pas reconnus par les instances officielles du Guomindang au pouvoir en Chine et ne semblent pas avoir eu d'écho avant l'occupation japonaise. En outre, il semblerait que sa promotion au cours de cette période s'opéra moins par l'approbation de ses pairs que par la voie d'une propagande poursuivie jusqu'à nos jours comme le montre justement sa biographie officielle. Cela dit, sa méthode hétérodoxe de combat présente de nombreux aspects justifiant sans nul doute la place spéciale qu'elle occupe dans le paysage actuel des arts martiaux chinois.

Souffler dans le buffet

En ce qui concerne les experts qui se chargent eux-mêmes de chanter leurs propres louanges en s'inventant des prouesses, il me semble que cette disposition témoigne de l'importance moindre de la vérité au regard de cette *face* (*mianzi* 面子) qu'il convient avant tout de préserver. Ainsi par exemple, je me souviens d'un propos du maître Cai Hongxiang 蔡鴻祥 que j'avais rencontré à Shanghai avant la publication de mon livre *De Shaolin à Wudang*. Comme je mentionnais le célèbre Wan Laisheng, il s'était exclamé : « Celui-là passe son temps à souffler dans le buffet ! ». En effet, Wan prétendait, entre autres, avoir remporté le premier tournoi de combat libre organisé en 1928 à Nankin alors que les

sources de l'époque le situent en milieu de classement, loin derrière les quinze meilleurs¹. Et pourtant, il était lui-même un artiste martial remarquable doublé d'un combattant féroce. Ses qualités de lettré lui valurent d'être nommé la même année à la tête de l'éphémère Institut de *guoshu* 国术 des provinces du Guangdong et du Guangxi (Liangguang guoshu guan 两广国术馆). Wang Xiangzhai, qui possédait également d'indéniables capacités dans les domaines martiaux et littéraire ne jouissait vraisemblablement pas à l'époque d'une renommée qui lui aurait permis de s'extraire ainsi du lot. Ceci explique en partie les exagérations des héritiers directs de sa méthode qui avaient tout intérêt à grossir sa réputation et à embellir sa biographie, une tendance générale dans ces milieux où il est difficile d'accorder du crédit à la moindre anecdote. « Souffler dans le buffet », c'est une façon de se donner du prestige _ la réputation du maître rejaillissant sur le disciple _ et aussi de garantir la grande valeur de ce que l'on enseigne. Dans le cas du *yi quan-dacheng quan* les nombreux passionnés, parfois talentueux, qui ont choisi de s'investir dans cette pratique originale attestent son grand intérêt dans le cadre d'une recherche martiale. Toutefois, nous verrons que le point de vue originel du fondateur n'a pas toujours fait consensus jusque parmi ses disciples les plus importants, le caractère chronophage de l'exercice de l'immobilité pouvant être discuté au même titre que cette pratique des enchaînements de mouvements que Wang Xiangzhai ne manquait pas de critiquer.

La posture de l'arbre

Nous avons vu dans la première partie que le travail statique constitue la pierre angulaire du *yi quan-dacheng quan*, tant pour le combat que pour la pratique de santé, les adeptes consacrant plusieurs heures quotidiennes à cette immobilité volontaire présentée comme une des clés permettant de générer la « force explosive ». Substituer aux enchaînements gestuels une pratique de l'immobilité forcément économique en mouvements fut une idée de génie. Quand on sait les difficultés que posent l'apprentissage correct des chorégraphies martiales ainsi que l'efficacité relative de ce genre d'entraînement dans l'optique du combat libre, la « posture de l'arbre », comme se plaisent à la nommer certains, présente de nombreux avantages tels que de renforcer le corps ou ne pas encombrer l'esprit du pratiquant avec des techniques superflues. À un autre point de vue, cette méthode exténuante pour l'élève peut s'avérer être... particulièrement reposante pour l'instructeur. Ainsi par exemple, un de mes amis qui étudia le *yi quan* pendant un séjour à Pékin, eut la surprise de constater que son professeur roupillait parfois tranquillement dans son dos ! S'il ne fait aucun doute que le *zhanzhuang* constitue une pratique fondamentale du plus grand intérêt, il faut reconnaître que l'enseignement de celle-ci demande peu d'efforts, laisse du temps à l'instructeur pour faire autre chose (bailler aux corneilles, lire le journal, se raser², etc.) et ne nécessite pas un grand espace... Bien entendu, le fondateur du *yi quan* se proposait de former des combattants comme en témoigne son système en sept étapes qui, au fil du temps, intégra d'autres exercices tels que des déplacements lents (« pas en friction » *mocabu* 摩擦步), le développement de l'expression de la force parfois ponctuée de cris (*shili* 试力, *shisheng* 试声), jaillissement de la force (*fali* 发力) et un travail en opposition avec la « poussée des mains » (*tuishou* 推手) et la « séparation des mains » (*sanshou* 散手). Un dernier aspect de sa méthode est celui du *jianwu* 健舞, sorte de danse martiale spontanée, qu'il adopta après son contact avec le maître Huang Muqiao 黄慕樵 en 1925. Toutefois, l'exemple de Zhu Guofu et des ses frères ainsi que le développement du sanda, forme chinoise de boxe pieds-poings, montrent que les méthodes modernes inspirées notamment de la boxe anglaise donnent de meilleurs résultats. Reprenons à présent le fil de la biographie de Wang Xiangzhai.

1. Les sources contemporaines de l'évènement montrent sans contestation possible que Wan Laisheng ne fit partie ni des quinze premiers (*zui youdeng* 最优等), ni même des trente-sept suivants (*youdeng* 优等) mais du groupe intermédiaire (*zhongdeng* 中等).

2 Anecdote vérifiable qui, l'ami en question s'étant rendu compte après coup que son rasoir avait été utilisé, montre que l'on peut être un maître de *yi quan* et manquer totalement d'hygiène.

L'élosion du *yi quan*

Lorsque Wang Xiangzhai retourna à Pékin en 1937, le *yi quan* connut un nouvel essor. Au cours de cette époque, il fut défié par l'expert Hong Lianshun 洪连顺 qui s'avoua vaincu au troisième échange. Stupéfaits par cette défaite, les élèves de ce dernier s'empressèrent de rejoindre la nouvelle école. L'un d'entre eux, Yao Zongxun 姚宗勋 (1917-1985) allait devenir non seulement l'un de ses plus remarquables disciples mais également le principal artisan de la diffusion du *yi quan*. C'est semble-t-il également pendant cette période que Wang recruta le grand champion de boxe et de lutte Bu Enfu 卜恩富 (1911-1986), sportif accompli qui fut probablement le plus remarquable combattant associé au *yi quan*. Cependant, il faut noter que Bu avait déjà obtenu les plus hautes distinctions nationales en boxe anglaise (1934) et lutte chinoise (1935) lorsqu'il commença à fréquenter son enseignement et que par la suite sa carrière fut moins celle d'un maître de *yi quan* que d'un instructeur éclectique des disciplines combatives dans les milieux militaires et sportifs... Dans un premier temps, Wang enseigna dans différents quartiers de *hutong* 胡同 (ruelles typiques du vieux Pékin) y compris au domicile de Yao Zongxun. Il commença alors à différencier deux cours consacrés pour l'un au combat et pour l'autre au *yangsheng* 养生, la pratique de santé. En 1940, lorsque par le biais d'un encart dans le quotidien *Shibao* 实报 il invita les pratiquants de tous les arts martiaux à venir le rencontrer pour un échange de points de vue, on peut considérer que son art avait atteint sa pleine maturité. La nomination de son ami Zhang Bi 张璧 à la tête de l'administration publique de la ville allait contribuer à faire bondir sa carrière d'artiste martial.

Les années japonaises

Zhang Bi (Zhang Yuheng, 张玉衡) fut non seulement un appui important pour Wang Xiangzhai mais aussi, comme nous le verrons, le promoteur de la dénomination honorifique de *dacheng quan*, « boxe du grand accomplissement ». Il s'agit d'un personnage trouble qui louvoya entre la révolution, la réaction et, finalement, la collaboration avec l'envahisseur japonais. En effet, après avoir commencé sa carrière au côté de Sun Yat-sen, il joua un rôle de premier plan pour expulser l'empereur Puyi de la Cité interdite avant de soutenir les intérêts de l'empire du Soleil levant ce qui lui valut en 1945 d'être fusillé comme traître (*hanjian* 汉奸). L'association de Wang avec Zhang Bi explique pourquoi le *yi quan* est parfois qualifié de « boxe de traître » dans les milieux du wushu, un rejet qui fut exprimé par des personnalités telles que He Fusheng 何福生 ou encore Gu Liuxin 顾留馨. Bien entendu, il ne s'agit pas ici d'amalgamer cette pratique martiale ou son fondateur à la collaboration honteuse à laquelle se livrèrent ouvertement certaines personnalités telles que Ma Liang 马良, seigneur de la guerre et ardent promoteur de la pratique des arts martiaux. Il faut rappeler en outre que d'autres arts martiaux pékinois furent plus impliqués dans ce sens à l'exemple du *tongbei quan* dont l'une des figures marquantes de l'époque fut le japonais Takeda Hiro 武田熙 (chinois Wutian Xi), auteur du tout premier manuel chinois consacré à cette boxe³. Par ailleurs, la participation de boxeurs chinois à une « Rencontre des arts martiaux de l'Asie de l'Est » *Dongya wudao hui* 东亚武道大会⁴ ne constitua pas en soi un acte de collaboration comme l'atteste par exemple l'attitude du maître Wu Binlou 吴斌楼 (1898-1977) du *chuojiao fanzi* 戢脚翻子, qui en profita pour défendre les couleurs de la Chine face à ses homologues nippons. Selon la biographie de Wang Xiangzhai, : «Le représentant de l'équipe, Ma Liang, une fois au Japon, les experts japonais lui ont fait savoir que, en raison du fait que Wang Xiangzhai n'était pas venu, les Japonais ne considéraient pas cette équipe comme représentative de la Chine »⁵. Pure affabulation. Si Wang ne figurait pas parmi les experts invités lors de cette rencontre, c'est qu'il venait tout juste de prendre pied à Pékin...

3 *Tongbei quanfa* 通背拳法 (Pékin, 1937).

4 Conférence qui se tint à Tokyo du 18 au 20 mai 1940.

5 Cf. *Les Annales de Wang Xiangzhai* <https://wulin.hypotheses.org/tag/wang-xiangzhai>



Ma Liang (1875-1947)



Wu Binlou, posant au centre

Kenichi Sawai

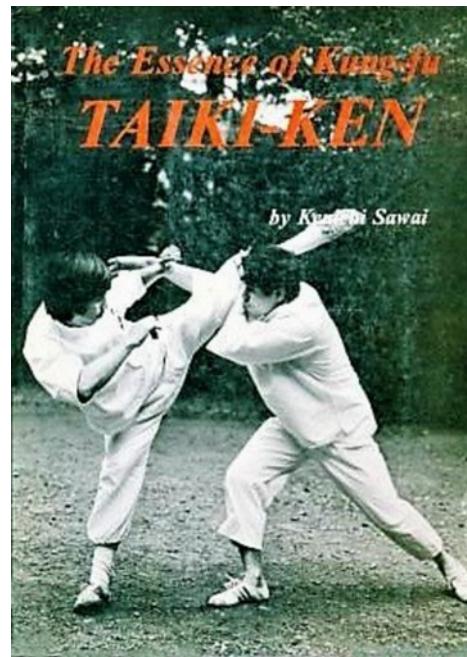
Parmi les visiteurs japonais que Wang reçut à Pékin, il faut signaler Kenichi Sawai, un adepte du judo et du kendo dont le témoignage confirme la qualité de combattant du fondateur du *yi quan* qui le domina autant dans les échanges à mains nues que dans le maniement des armes. Ce Japonais reçut des leçons de *yi quan* avant d'en propager au Japon une conception personnelle sous la dénomination de *taikiken*. L'ouvrage qu'il publia en 1976 est intéressant à plus d'un titre⁶. Malgré les exagérations habituelles – Wang Xiangzhai, plus grand maître de Chine !⁷ – on découvre un système de combat bien plus cohérent que ce que purent montrer la plupart des manuels chinois publiés jusqu'à cette date. En effet, après avoir présenté les méthodes de base de l'exercice de l'immobilité (ici rebaptisé *standing Zen*), de l'expression de la force (*yuri*) et des déplacements (*hai*), l'auteur expose les principes du combat à partir d'une position de garde, incluant les défenses contre attaques, les frappes délivrées par les membres supérieurs et des méthodes d'entraînements avec partenaire. Autant d'éléments présentés de façon réaliste ce qui ne va pas de soi dans la littérature des arts martiaux chinois. En outre, les pratiquants de cette version nippone du *yi quan* ont montré face à leurs adversaires du redoutable karaté Kyokushinkai qu'ils étaient capables de soutenir avec efficacité des combats libres. Ainsi, l'art de Wang Xiangzhai atteignit son apogée au cours de la guerre sino-japonaise les années suivantes étant marquée par l'apparition de plusieurs branches, la plus importante restant sur le continent celle incarnée par le maître Yao Zongxun et ses successeurs. Hormis Sawai qui enseigna au Japon, le *yi quan* s'implanta aux États-Unis avec You Pengxi 尤彭熙, promoteur du *kongjing* 空勁 (« l'énergie du vide », fantaisie énergétique permettant soi-disant de pousser un adversaire à distance), ainsi qu'à Hong Kong avec Han Xingyuan 韩星垣. Toutefois l'apparition du nom *dacheng quan* ou « boxe du grand accomplissement » forgée par l'ami et admirateur du maître Zhang Bi dans un article publié le 2 avril 1940 dans le journal *Shibao* en 1940⁸, allait avoir des conséquences inattendues après la révolution culturelle notamment lorsque Wang Xuanjie (1936-2000), qui se réclamait des ultimes enseignements du maître, s'en empara et qu'un fossé se creusa entre sa faction et le courant majoritaire du *yi quan* de Yao Zongxun. Wang Xuanjie 王选杰 qui n'était pas dénué

6 *The Essence of Kung-Fu, Taiki-Ken* (Japan Publications).

7 « Wang Hsiang-ch'i, the greatest ch'üan-fa expert in China of his time » (Préface). Par ailleurs, Sawai écrit que « Dans un ouvrage en deux volumes portant le titre de *Hsing-i-ch'üan*, Sun Lu-t'ang a écrit en détail sur Wang Hsiang-ch'i » ce qui est absolument faux.

8 La dénomination Dacheng quan : Récit de l'association Sicun (Dacheng quan de mingming : xicun xiehui de yanshu 大成拳的命名：四存学会演述). L'Association Sicun d'inspiration confucéenne avait été fondée en 1921 et Zhang Bi en était le président honoraire au moment de la rédaction de l'article. Il était alors question de l'ouverture d'une section de boxe chinoise.

de qualités sur le plan martial fut celui par qui le scandale arrive. Du fait de son enseignement à quelques mauvais garçons et des provocations à laquelle se livraient parfois ses adeptes, la dénomination *dacheng quan* finit par devenir sulfureuse.



Kenichi Sawai (1903-1988) et l'édition en anglais de son manuel

Les deux versants

Profondément divisée, la famille du *yi quan-dacheng quan* à laquelle il convient d'associer encore le *taikiken* tarde ainsi à trouver son unité. Mais n'est-ce pas le cas pour tous les courants importants de la boxe chinoise, souvent agités par des querelles de clochers ? Ces conflits internes se retrouvent d'ailleurs au sein de la plupart des arts martiaux asiatiques... Quoi qu'il en soit, l'œuvre du fondateur a trouvé ses continuateurs qui scrutent inlassablement ses enseignements et ses écrits. Poursuivant l'élaboration théorique de son texte *Le principe juste du Yi quan*, Wang Xiangzhai rédigea le traité exposant l'essence de sa doctrine, le *Quandao zhongshu*, *Le pivot central de la voie de la boxe* 拳道中枢 dont la rédaction fut achevée en 1944. Après l'instauration du nouveau régime en 1949, Wang fut progressivement contraint d'abandonner l'enseignement martial au profit des applications thérapeutiques des postures immobiles qu'il démontra d'abord dans le parc Zhongshan de Pékin puis dans un cadre plus formel à l'invitation des instituts de recherche en médecine chinoise de Pékin et de Baoding (1958). Avec son élève Yu Yongnian 于永年, il organisa un système curatif en vingt-quatre postures qui vint s'ajouter aux innombrables méthodes de qigong déjà existantes. Le maître Wang Xiangzhai s'éteignit le 12 juillet 1963 dans la ville de Tianjin après avoir marqué profondément le milieu de la boxe chinoise et démontré que combat et santé sont les deux versants d'un sommet unique. Ce n'est finalement qu'après la révolution culturelle que son enseignement explosa en Chine grâce à l'action de ses élèves Yao Zongxun et Wang Xuanjie qui occupèrent le devant de la scène. Zhao Daoxin, quant à lui, resta dans l'ombre jusqu'à sa disparition en 1990. Pourtant, ce dernier était apparu pendant un temps comme le champion du *yi quan*, Sawai le citant en premier parmi les disciples de Wang Xiangzhai. Il semblerait que Zhao se sépara de Wang suite à une querelle survenue entre les deux hommes pendant leur séjour à Shanghai. Quoi qu'il en soit la longue interview de Zhao citée dans un précédent article⁹ met en lumière les divergences de vues entre ce dernier et le fondateur du *yi quan*.

9 De Bruce Lee à Zhao Daoxin, Les arts martiaux chinois sous le feu de la critique :

https://526ec6c9-7295-41ff-a505-ed053efeb3a3.filesusr.com/ugd/f1a689_b26802006ae1465384c2582f30f03f04.pdf

Ainsi, Zhao Daoxin se détacha du *yi quan* pour créer son propre art, le *xinhui zhang* 心会掌, tout en critiquant le mysticisme inhérent aux arts martiaux chinois, cause selon lui, de leur inévitable déclin. Il semblerait que sur ce point Zhao Daoxin ait complètement tort, le succès des arts martiaux asiatiques en Occident reposant en tout premier lieu sur un mysticisme amplifié par le cinéma d'action. D'ailleurs, l'aura de Wang Xiangzhai est-elle exempte de tout mysticisme ? Que penser en effet de ce maître à l'aspect chétif capable de déployer une énergie prodigieuse, quasi magique ? Ses adeptes occidentaux seraient-ils si nombreux sans les innombrables récits de ses exploits surhumains ou les promesses d'efficacité portée par des méthodes qui, n'en déplaise à ses partisans, apparaissent un tant soit peu ésotériques au regard de l'entraînement scientifique préconisé par Zhao Daoxin ?

Le Vieillard aux contradictions

Je terminerai cet article en citant un passage significatif de la biographie officielle de Wang Xiangzhai qui le met en scène avec le grand maître Sun Lutang et son propre disciple Zhao Daoxin. Cet épisode, qui vise clairement à mettre Wang en valeur au détriment de Sun, se serait déroulé en 1929 à une époque où Wang Xiangzhai ne jouissait pas d'une grande renommée. Voyons ce passage :

« Maître Sun et Maître Wang étant intimement proche du fait de leur lignée, les experts présents ont invité nos deux hommes à faire ensemble une démonstration de leur art. Maître Wang, souriant, demeurait silencieux... Zhao Daoxin, qui était également présent parmi les invités, se leva et dit : « Je vais faire un peu avec Maître Sun (Sun était le disciple de Li Kuiyuan¹⁰) ». Plus tard, la rumeur courait comme quoi Wang et Sun n'entretenaient pas de bonnes relations. Il s'agissait en réalité d'une aberration qui ne faisait que compliquer la situation. En réalité, du fait de son grand âge, Maître Sun aurait été incapable de pouvoir supporter un échange avec Maître Wang. Épris d'admiration pour ce dernier, Zhang Changxin pria Maître Qian de l'introduire afin de devenir un de ses disciples et ainsi d'être initié au *yiquan* ».¹¹

Il convient donc de rappeler quelques faits. Tout d'abord Sun était l'aîné de Wang de trente années en considérant que ce dernier est bien né en 1890 comme le confirme ses papiers d'identité. Ensuite, Sun jouissait d'un immense prestige alors que Wang cherchait à se faire connaître. Si ce dernier ou le jeune Zhao Daoxin avaient ainsi pu mettre publiquement Sun Lutang en difficulté on ne comprend pas pourquoi les meilleurs combattants de l'époque se rangèrent tous à un moment ou l'autre sous la bannière de Sun plutôt que sous celle de Wang. Citons, entre autres, Zhu Guofu 朱国福 (1^{er} au tournoi de 1928 à Nankin), Zhu Guolu 朱国禄 (2^e à en 1929 à Hangzhou), Cao Yanhai 曹晏海 (4^e à Nankin en 1929, 1^{er} à Shanghai en 1933), Ma Chengzhi 马承智(6^e à Nankin, 2^e à Shanghai), Zhang Qitang 张熙堂 (3^e à Shanghai), Hu Fengshan 胡凤山(5^e à Hangzhou). Zhao Daoxin sortit 13^e de la compétition de 1929, comme je l'ai déjà signalé dans la première partie, et le Zhang Changxin 张长信 cité dans la biographie obtint quant à lui une dixième place, tout à fait honorable, en 1933¹². Ces deux boxeurs faisaient partie des « quatre *vajra*¹³ » (*si da jingang* 四大金刚), élite combattante du *yi quan* qui comptait encore Han Xingqiao 韩星樵 (1909-2001), dont on ignore le palmarès, et Gao Zhendong 高振东(1879-1960), maître de *xingyi quan* abusivement incorporé à ce quatuor¹⁴.

D'un autre côté et pour peu que l'on y réfléchisse, il apparaît que les efforts des hagiographes de Wang Xiangzhai visaient avant tout à associer leur idole à la génération précédente, celle des grands maîtres de l'art. Ainsi, Li Ruidong était né en 1851, Zhang Zhankui en 1859, Sun Lutang en 1861, Shang Yunxiang en 1863... En fait, Wang Xiangzhai appartient à la génération suivante des Zhu Guofu (né

10 Notons que le texte omet de signaler que Sun étudia également l'art de la boxe sous la direction de Guo Yunshen.

11 Cf. *Les Annales de Wian Xiangzhai* <https://wulin.hypotheses.org/tag/wang-xiangzhai>

12 Nous avons vu dans la première partie ce que Zhang Dianqing 章殿卿, tout d'abord élève de Wang, devait à l'enseignement de Zhu Guofu.

13 Le terme *jingang* 金刚 (vajra) désigne une arme rituelle ou, dans ce cas, une divinité protectrice du bouddhisme. Notons que c'est par ce nom que King Kong est désigné en chinois.

14 Gao Zhendong était le disciple du célèbre Ma Yutang 马玉堂.

en 1891) et Ma Chengzhi (né en 1889) qui montèrent l'un et l'autre sur l'estrade pour mettre à l'épreuve leurs capacités, ce que Wang se garda de faire, ratant ainsi l'occasion d'asseoir sa réputation. Réputation qu'il ne s'agit pas ici de ternir mais de résituer dans le contexte de l'époque et, peut-être, de ramener à sa véritable dimension. À la fin de sa vie Wang Xiangzhai se définissait lui-même comme le « Vieillard aux contradictions » (*maodun laoren* 矛盾老人) ce qui transparaît bien dans sa carrière d'artiste martial à la fois novateur et rétrograde du point de vue des sports de combat (ses propres discours sur le *qi*, le caractère fantastique de ses capacités de combattant, ses méthodes ésotériques d'entraînement), soucieux de s'insérer dans une lignée officielle tout en s'opposant à ses aînés, apôtre de la dimension combative des arts martiaux chinois mais absent des grands tournois de l'époque. Ce sont probablement toutes ces contradictions qui rendent son personnage si fascinant.

José Carmona

www.shenjiying.com